

Tout commence

Isabelle Sempéré

*À Marc-Éric, à Marguerite, à mon sourire qui se reconnaîtra,
ainsi qu'à vous, mes indispensables.*

Tout commence

De nos larmes d'exil nous teinterons le vent,
nous serons cette bruine suave et pénétrante
de la mélancolie du monde et nous serons vivants.
Nous serons la vie jaillissante par toutes les parcelles de nos âmes.
Gardiens de l'espoir.
Sans amour nous ne sommes rien, rien que des singes debout.
Alors regardons-nous, enlaçons-nous, sourions même en larmes, vibrons à en crever.
Non, aucun des enfants que nous fûmes n'auraient souhaité,
osé imaginer cette agonie du monde.
Et pourtant nous voici réunis, ici et maintenant,
innocents spectateurs d'une souffrance aride mue en banalité.
Saisissons-là cette souffrance de cendres.
Elle filera dans nos mains telle une rivière d'étoiles.
La violence ne gagnera pas, le silence ne gagnera pas.
Nous hurlerons la joie, cette chance d'exister.
Nous ne fuirons pas.
Nous ne fuirons plus.
Nous chercherons l'autre puisqu'il est temps de s'effeuiller du poids de l'impuissance.
Nous avons tout, nous sommes tout.
Ce n'est pas fini, rien n'est fini, tout commence.

Douceur

Mélancolie apprivoisée,
le souffle se fait multitude,
délectation du tout, du rien.
Là, profondément, sentant poindre l'excitation jubilatoire, rien n'est impossible.
La peur de l'avenir ne peut plus exister car l'avenir lui-même n'existe plus.
Seul le présent compte.

Entre Dieu et le Diable, nous sommes le purgatoire.

Ô vous

Ô vous,
mes compagnons de route,
mes chemins empruntés,
mes cieux où reposer.

Mes amis d'un espoir,
égrainé sur le sol,
avec nos poings d'enfants venant griffer la terre.

Ô vous,
mes chênes centenaires,
enracinés dans l'air,
de ce printemps rieur.

Ô vous,
mon doux manque insatiable,
et pourtant indolore,
mes bouts de paradis, esquisses d'éternité.

Ô vous
près de qui j'avoue tout,
dans un souffle suave,
ineffables peurs d'ange aux ailes trop brisées.

Ô vous, que je ne peux qu'aimer
puisque tout contre vous,
mon âme est consolée.

Et je t'oublie, comme un morceau de moi que j'enterre en silence.

Splendeur

Tu es beau, tellement beau.
J'ai tes yeux dans mes veines.
Et ton rire mon Dieu !
Ton rire, c'est la terre qui tremble et le vent qui rugit.
Et tes caresses mon Dieu !
Tes caresses, ce sont les feuilles d'automne qui crépitent dans un ouragan de bonheur.
Tourbillon foudroyant de la splendeur du monde.
Tu es juste la splendeur du monde.

Irréparable

Et te voici de nouveau ma passion, mon ami.
Irrésistible attrait, irréparable manque.
Voici mes larmes qui t'accueillent, ô mon vice assassin.
Voici mon âme qui ne sait plus, voici mon âme qui se souvient, mon âme qui t'espère.
Sous les notes de ce piano moqueur, je pleure encore.
J'entends ta voix par des sphères biaisées.
Je l'entends douce-heureuse, à des années lumières, me conter ton parcours
quand je voudrais honteuse, qu'elle invoque l'amour :
celui qui se méprend,
celui qui se distrait,
celui qui se chevauche indécemment contre un autre.
Morne envie d'absolu.
Mais la distance est telle.
Mais la tendresse est telle.
Mais la distance est belle.
Créerait-elle l'éclat de ma dévotion frêle ?
Nos torts, nous les avons tordus dans des sens insensés,
nos brisures d'écorchés,
nous les avons, ô combien, tant de fois exprimées...
Mais le sort est ainsi.
Dehors, c'est la tempête.
Ici, tout est violence, ardeur et poésie.

Accrocher mes silences à des arbres de sang.

Reste

Cherche, convulse, conspue, cautionne.
A chacun sa manière pourvu qu'elle soit lyrique.
Dépèce, défile, dégueule,
pourvu que ça fantasme, que ça exulte,
que ça dérègle, que ça envoie valser ces maux de l'existence.
Accepte, accentue, indispose et désarçonne.
Il faut que ça dérape, que ça déchante, que ça se répande.
Puisque de toute façon, ça implose à l'intérieur.
Tout n'est que ruine.
C'est un drame, un mélodrame, une mélodie, sans âme.
Et nous nous consumons en dedans.
Là, dans les entrailles, ça gronde.
On ne s'en remet jamais, les dires sont des foutaises.
On ne s'en remet jamais de l'après, du vide, du gouffre, de la soudaine absurdité de tout.
On ne perd pas un être cher, on perd le goût de vivre.

Alors crache, hurle, vomis, frappe tes tempes de tes poings tant que tu en as la force,
frappe jusqu'à ce que ça sorte, pour ne pas devenir fantôme à ton tour, car tu seras fantôme.

A toi de choisir la place que tu lui laisses, au manque qui gangrène.
Et quel prix lui donnes-tu à cette vie, à cette chienne de vie odieuse et blasphématoire,
puisque le mort devient Dieu, à cette vie sans sens, infiniment médiocre, cette putain de vie
qui reste, insupportable, la tienne ?

Va à terre, en dessous, vautre-toi dans la fange de cette haine de toi-même, et relève toi,
parce que tu n'as plus que ça.
Il ne reviendra pas.
Tu n'as plus que toi.
Alors, brandis-le ce toi, parce que c'est lui qui te fera tenir sur tes jambes frêles,
c'est lui qui te réapprendra à marcher, parce que tu ne sauras plus.
C'est lui et lui seul, qui te fera parler, parce que tu ne pourras plus.
Mais pour le rire, n'y compte pas, ou plutôt pas tout de suite.
Car chaque rire sera comme un poignard lacérant la face de celui qui n'est plus.

Mais ça viendra, ça viendra.

Un seul être vous manque...